

L'ARCHE *Editeur*

Biljana SRBLJANOVIC

Le Voyage

Traduit par
Jasna STOJKOVIC

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Le voyage
Titre provisoire qui changera
Récit scénique
Biljana Srbljanovic
2007

La scène est arrangée selon le goût du metteur en scène. Si c'était moi, il y aurait là un tapis roulant, comme dans les aéroports modernes, qui permet aux gens de se déplacer plus rapidement et de trébucher sur les bagages des autres, et qui, au moment de le quitter, vous donne l'impression que le monde s'est arrêté pendant un quart de seconde. Que la Terre s'est arrêtée un instant de tourner. Que le temps s'est arrêté. Pour reprendre immédiatement après.

Il y a là aussi une sorte de siège, comme dans un avion ou un train, ou quelque chose de ce genre.

Je me tiens debout sur la scène et je vous parle comme je ne sais pas vous parler, comme je n'ai jamais su le faire.

MOI :

Cette histoire est vraie. L'homme dont il est question ici existe vraiment. Il est grand, brun, un peu laid. Son travail est important pour les hommes. Disons que c'est un physicien. Non, c'est un biologiste. Un microbiologiste.

Bien que j'aurais vraiment préféré qu'il soit pompier, par exemple, car les pompiers sont certainement des gens très intéressants, pleins d'histoires intéressantes sur les pompiers. Mais qui s'intéresse encore aujourd'hui à un simple pompier, un pompier qui est grand, qui est brun, et qui est, en fait, bien plus que laid ?

Qui s'intéresserait à un pompier laid ou bien qui pourrait intéresser quelqu'un au point de l'inviter à voyager, tous frais pris en charge, en classe économique (parfois business, à condition que l'aller et le retour soient hors du week-end - mais l'autre fois c'était aussi une première classe en Swiss Air, du temps où la compagnie était prospère, quand elle servait au petit déjeuner des omelettes fraîches faites avec de vrais œufs et des croissants - mais cela uniquement parce que tous les billets en classe économique avaient été vendus), qui donc aurait payé à un homme aussi peu important son billet et son hébergement, le plus souvent dans des hôtels de la chaîne Best-Western, chambre avec petit déjeuner compris, s'il n'avait été qu'un simple pompier ?

Non, il s'agit ici d'un homme important, en fait d'un physicien, d'un microbiologiste, d'un bioéthicien qui ne cesse de voyager afin de pouvoir raconter quelque chose d'important à ceux qui lui payent ses voyages.

Or, ceci est une histoire de voyages.

Cette histoire commence à l'aéroport de Munich, à la section D, d'où il faut parvenir jusqu'à la section A. Tout le monde sait que l'aéroport de Munich est un des plus exécrables d'Europe et qu'il l'était déjà avant sa reconstruction. Construit en grande partie sur un seul niveau, les distances entre les sorties s'y mesurent en centaines de mètres et les employés y sont connus, mais peut-être est-ce parfaitement injustifié, pour être de ceux qui sont strictement déterminés à ne pas assister les passagers qui sont en retard.

C'est pourquoi, à Munich, les gens courent.

En courant, ils traînent leurs bagages à main, qui sont en général de petites valises munies de ces petites roues minuscules, ils les traînent comme des caniches, de vilains petits chiens de compagnie, et parce qu'ils les traînent trop vite, ces bagages se

renversent, tombent, s'accrochent aux jambes, déchirent les bas de leurs propriétaires et des passants qui, eux aussi, courent si vite qu'ils repoussent les coups sans les remarquer.

L'homme dont il est question ici (va pour un microbiologiste, n'est-ce pas ?) court dans les couloirs de l'aéroport de Munich en transpirant, les cheveux au vent. Il cherche la lettre A. Il vient d'atterrir par un vol de la Lufthansa en provenance d'une ville en dehors de l'Union européenne, il a attendu longtemps, impatiemment, dans la file avec les autres possesseurs de passeport de rang inférieur, il a regardé défiler rapidement tout d'abord les hommes d'affaires occidentaux qui montrent nonchalamment leurs papiers d'identité à la frontière, ensuite les passagers d'Europe de l'Est, ceux-là même dont nous n'avons cessé de nous moquer avec arrogance pendant des décennies et dont nous nous moquons encore aujourd'hui, que nous méprisons, insultons, regardons avec dédain, dans le but grotesque de convaincre les autres que nous sommes différents. Ce qui est vrai, d'ailleurs. Mais qui s'en soucie ?

Notre héros se tient dans la file d'attente et regarde les Roumains, les Bulgares, les Polonais s'éloigner et lui tourner le dos, il regarde leurs fesses, il regarde tout ce monde qui passe sans presque aucun contrôle, qui s'éloigne quelque part tandis que lui continue d'attendre. Notre héros fixe un point de l'autre côté de la paroi de verre comme si cette attitude et une profonde concentration allaient lui permettre de se transporter par télépathie de l'autre côté de la vitre, il la regarde fixement, puis regarde sa montre, parfaitement conscient que le temps passe et que son prochain vol est imminent, il regarde l'employé vêtu de gris comme l'obstacle qu'il ne parviendra jamais à surmonter. L'homme en gris est assis sur son trône de verre et contrôle attentivement tous les chiffres et toutes les lettres dans tous les passeports de tous ces passagers en attente dans cette longue file d'outsiders.

« A New York, à une conférence », dit-il en répondant du tac au tac à la question de savoir « Où allez-vous ? » posée par l'officier de l'immigration au moment où il arrive finalement à son tour. « L'avion part dans dix minutes » tente-t-il d'accélérer cette orgie vérificatoire de *tous* les chiffres et de *toutes* les lettres sur son passeport, avec une insistance particulière sur la page où est apposé son visa américain, pour lequel l'employé n'est pas compétent, du reste, certainement pas pour user de la méthode qu'il utilise maintenant en grattant avec l'ongle plat et jaune de son gros pouce jaune l'hologramme qui n'est quand même pas prévu à cet effet. « Je vais être en retard... » murmure presque notre héros sans obtenir aucune réponse de l'employé. Par contre, il entend dans son dos une voix il est vrai très basse : « Ces Allemands de l'Est. Ce sont les pires. » Jettant un regard en arrière, il aperçoit un ignoble Russe souriant. Il tient par la main sa fille, une gamine d'à peine dix ans, vêtue des pieds à la tête en Gucci. Bien entendu, le microbiologiste n'a pas la moindre idée que le top (300 €), le pantalon évasé (600 €), les chaussures dorées à bout pointu (350 €) et le sac (900 €) sont signés Gucci, mais c'est moi qui vous le dis et je le sais, parce que je suis aussi la mode. Et les prix. Avec une indicible réaction de mépris envers celui qui s'adresse à quelqu'un sans y avoir été invité, l'homme s'est abstenu lui aussi de répondre au Russe, il a simplement détourné la tête et s'est adressé de nouveau au policier au moment même où celui-ci grattait, mais cette fois-ci des deux doigts, en plein milieu de son visa biométrique : « Mais que faites-vous ! Vous allez endommager l'hologramme ! » a dit le microbiologiste visiblement irrité : « Je vérifie l'authenticité de votre document de voyage. Veuillez ne pas me déranger. »

« Vous ne le vérifiez pas, vous le grattez. S'il vous plaît, faites attention : vous allez endommager mon visa ! » a dit l'homme exaspéré. Le policier, qui n'attendait que cela, a déposé le passeport qu'il grattait il y a un moment à peine et sans jeter un regard à l'homme désespéré, lui a intimé d'un geste et d'une voix glaciale de sortir de la file.

Précisément, il lui a dit : « Sortez de la file ! »

« Mais je vais manquer mon vol ! Dites-moi ce qui ne va pas » a bredouillé notre héros au bord des larmes, tandis que le policier l'ignorait manifestement avec, je dois l'avouer, une grimace d'autosuffisance bien rôdée et assez irritante. Quand le policier a détourné la tête, le microbiologiste s'est senti impuissant. Le Russe avec sa fille mal et chèrement habillée tendait déjà deux passeports à travers l'ouverture du guichet, si étroite qu'elle en est humiliante, alors que notre homme, désespéré, l'observait en se demandant où il allait passer la nuit. Il ne pourrait certainement pas prendre le vol de New York, car le prix de son billet incluait toutes les restrictions, y compris l'impossibilité de changer les dates de vol, par ailleurs, il ne possédait pas de visa pour l'Allemagne, ni pour d'autres pays de la zone Schengen, alors que le premier vol qui pourrait le ramener dans son pays n'était prévu que le lendemain, de sorte que, tout bien considéré, il se trouvait dans une situation grave. « New York est une très belle ville en automne » le Russe s'est adressé encore une fois à lui, insistant pour des raisons totalement incompréhensibles à communiquer avec lui dans des circonstances aussi extraordinaires. Notre voyageur n'y comprenait rien, sauf qu'il avait devant lui un inconnu qui lui parlait de ses impressions recueillies grâce à l'observation attentive du feuilleton « Sexe and The City » dont il ne savait rien. (Je vous affirme qu'il ne savait ni le nom ni le contenu du feuilleton et j'en suis convaincue, puisque je possède tous les épisodes enregistrés). En fait, il ne comprenait qu'une chose, c'est qu'il avait devant lui un ignoble Russe, car, primo, l'homme parlait le russe et secundo, tous les Russes sont ignobles et de plus, celui-ci n'avait aucun problème avec son passeport. « Le temps y est magnifique et se promener dans la ville est agréable et reposant » a dit l'ignoble personnage en demandant : « Vous y êtes allé ? ». Sans y mettre trop d'empressement, presque inconsciemment, notre homme a malgré tout répondu en secouant la tête de gauche à droite, la fillette s'est tordu la cheville sur ses hauts talons et le Russe a soupiré : « Moi non plus, on ne me donne pas de visa. »

Qui peut prétendre ensuite que les voyageurs ne sont pas des frères ?

Après vous avoir raconté tout cela d'une seule haleine, comme si j'étais moi-même pressée de prendre ce même avion, j'aimerais maintenant m'asseoir. Bien entendu, si le metteur en scène me le permet. Par conséquent, je continue.

MOI :

Après que l'employé ait achevé l'expertise barbare et injustifiée du passeport et qu'il l'ait tendu, presque furieux, au microbiologiste, il ne restait plus que six minutes jusqu'au vol, et notre héros s'est élancé comme un fou comme si le signal de départ d'une épreuve de course avait retenti.

Je pense qu'il est temps que nous décidions d'un nom, car répéter « un homme », un « microbiologiste » ou, ce qui est encore plus stupide, « notre héros » est fatigant, d'ailleurs, si ce n'est pas entièrement exact, si l'homme n'est pas vraiment un homme et

s'il n'est pas du tout microbiologiste et si l'on découvre qu'il n'est pas un héros - je ne prétends pas que c'est vrai, mais si ça l'est - la situation pourrait devenir incontrôlable. Ainsi donc, parlons d'un nom. Pourquoi pas - Vladimir ? Bien entendu, il est évident que notre Vladimir –Vladimir, c'est décidé ! – existe vraiment, qu'il n'y a aucun doute quant à son authenticité et que tout ce qui a été dit ici est une histoire véridique. Nous n'avons fait que lui inventer ensemble un nom, c'est tout.

Bien sûr, pendant que nous étions en train de nous mettre d'accord sur ce nom, donc pendant ces, je dirais, deux minutes et demie (sans compter le temps de réflexion auquel j'ai droit en tant qu'écrivain), Vladimir en a profité pour courir, bien entendu. Il a couru de la sortie D à la sortie A. L'embarquement était terminé depuis bien longtemps et Vladimir aurait certainement manqué son vol pour New York si un homme et une femme n'étaient pas en train de déconcerter les employés de la compagnie aérienne. L'employé répétait avec insistance :

« Avez-vous enregistré vos bagages ? »

« Avez-vous enregistré vos bagages ? »

« Avez-vous enregistré vos bagages ? »

L'homme et sa femme avaient déjà enregistré leurs bagages, ce qui était, du reste, visible sur leurs billets, les employés avaient commis une erreur avec l'ordinateur et ils s'efforçaient maintenant de s'en sortir en faisant preuve d'impertinence en allemand, en anglais et en français. L'homme et sa femme en pantalons bouffants, en long veston masculin et avec un foulard bigarré sur la tête, ne semblaient pas comprendre un seul mot de ces trois langues. Ils ne comprenaient rien non plus à ce qu'ils étaient censés comprendre puisque l'horrible accent de l'employé de la compagnie aérienne donnait à toutes ses paroles une intonation identique, tandis que sa déviation nasale, congénitale ou contrefaite, ne contribuait pas à améliorer grandement la situation. L'employé parlait d'une voix nasale, comme ceci : oooooonn ? oooooonn ? oooooonn ?

Vladimir venait d'arriver juste au moment où la rage de l'employé d'orientation homosexuelle se dirigeait aussi contre l'ordinateur. (J'ai conclu que l'employé était homosexuel à cause de ses cheveux teints en « blond cendré » traités auparavant par une décoloration de l'Oréal, afin d'obtenir la nuance la plus proche de l'illustration visible sur l'emballage, ensuite à cause de son attitude extrêmement méprisante envers cet homme vêtu d'un pauvre habit paysan et envers sa femme avec son foulard noué sous le menton, ce qui ne veut pas dire automatiquement que le steward est un type émancipé en matière de mode, mais que la compagnie aérienne suit ses propres règles, encore que la bague au doigt de sa main droite indique inmanquablement qu'il s'agit d'un stéréotype et peut-être justement parce qu'il s'agit d'un stéréotype, il est parfaitement exact). Soudain, le blondinet l'a emporté sur l'ordinateur, il a finalement retrouvé dans sa base de données les noms des passagers problématiques, le code des bagages qu'ils avaient remis et c'est avec un soupir de profond mécontentement à cause de l'injustice cosmique dont il est victime qu'il a autorisé les deux personnes à monter dans l'avion. Vladimir a tendu sa carte d'embarquement et un instant plus tard, contre toute attente et contrairement à toutes les règles qui régissent le temps, il était à bord de l'avion à destination de New York.

Tout en se frayant un chemin à travers l'étroit passage de la classe économique, Vladimir n'a pas réussi à dépasser l'homme et la femme en pantalons bouffants. C'est le moment d'indiquer qu'il s'agit d'un vieil homme et d'une vieille femme, sans pour autant

pouvoir préciser leur âge, car la vie dans les régions rurales laisse des traces cruelles sur la peau fragile du visage et des mains. Plus de soixante-dix ans, a estimé Vladimir tout en se demandant où et pourquoi ces gens voyageaient seuls.

Cependant, Vladimir était également hanté toute la journée par la simple question suivante : pourquoi lui-même voyage-t-il quelque part, alors qu'il éprouve à coup sûr un sentiment profondément désagréable quand il est en contact avec d'autres personnes. En général, avec tout le monde, mais surtout avec des inconnus, des gens en uniforme, mais aussi des gens qui servent de la nourriture ou des boissons (raison pour laquelle, depuis toujours, il évite les restaurants, excepté les self-service). L'utilisation des toilettes publiques est l'une des plus grandes obsessions de sa vie, spécialement des toilettes dans les avions ou dans les trains, ensuite la répugnance devant la quantité et la diversité des bactéries que les gens échangent dans un espace aussi réduit. De plus, Vladimir est carrément un homme de très haute stature, qui a toujours eu du mal à s'installer dans les sièges adaptés aux normes de la classe économique et si j'affirmais qu'il considère le concept des classes comme une injustice fondamentale du monde moderne, il est probable que tout l'avion me rirait au nez.

« Pourquoi, » s'interrogeait Vladimir, « pourquoi est-ce que je voyage ? »

Entretemps, le foulard de la vieille avait presque entièrement glissé de sa tête, découvrant des cheveux gris mal entretenus, pendant qu'elle s'efforçait d'introduire son sac surchargé dans l'espace tout aussi surchargé situé au-dessus de son siège, ce sac qui, à cause de ses dimensions et de son poids n'aurait en aucun cas pu être considéré comme un bagage de cabine (il est évident que l'insolent employé à l'embarquement n'a pas du tout fait son travail et qu'il n'a pas jeté un seul regard sur ce sac). La femme continuait à pousser le sac, le sac respectait les lois physiques, l'hôtesse de l'air agacée qui se trouvait derrière Vladimir perdait patience et c'est presque en criant qu'elle a intimé aux deux vieux de s'asseoir immédiatement à leur place, car l'avion avait déjà pris du retard à cause d'eux.

« Où est-ce que je vais mettre ça ? » demandait la femme perplexe et choquée à son mari qui s'était déjà installé sur son siège et qui, honteux, embarrassé et par un instinct inné de conservation, faisait mine de pas la connaître.

« Où est-ce que je vais mettre ça ? » répétait la vieille femme en regardant autour d'elle, dans une langue qui était aussi la langue maternelle de Vladimir. « Mettez votre sac sous le siège » n'a-t-il pu se retenir de lui lancer au moment où l'on entendait « Embarquement terminé » dans le haut-parleur. Vladimir a jeté un coup d'œil à son billet et s'est laissé tomber sur le siège vide à côté de la vieille femme reconnaissante, évitant ainsi de justesse la gifle que lui aurait administré l'hôtesse de l'air s'il ne s'était pas assis sur son siège pendant le décollage.

Bien sûr, je suis parfaitement consciente qu'il est peu probable que l'on puisse voir une hôtesse de l'air gifler des passagers, même s'ils sont en retard ou retardent l'avion de quelque manière pendant le roulage ou le décollage, précisément quand les règles d'exception sont en vigueur, quand s'ouvrent les rideaux qui séparent les compartiments et que s'effacent les classes, mais je souhaiterais rappeler qu'il est vraiment possible qu'il y ait des exceptions au probable, au probable dans le sens du réel, aussi je rappellerai le cas des hôtesse de certaines compagnies qui disposent de menottes en plastique au cas où il s'agirait d'immobiliser un passager violent, ou encore des hôtesse de la British Airways qui récitent parfois des instructions aux passagers, ou

encore celles d'Aeroflot qui risquent de mourir de vieillesse durant le vol. Pourquoi alors ne pas imaginer que cette blonde rebondie, véritable stéréotype de la jeune Allemande bien saine, puisse flanquer brusquement une gifle à Vladimir si elle le décidait ?

Vladimir a jeté un coup d'œil autour de lui tandis que l'avion roulait sur la piste. Plutôt désespéré, il cherchait un autre siège vide, plus précisément deux sièges vides côte à côte et le plus loin possible du reste des passagers. Le siège à côté d'un gros bonhomme avec des lunettes ne promettait pas grand chose, mais l'autre non plus près d'une femme toute parée d'or, dont le parfum trop violent parvenait jusqu'aux toilettes pour finalement s'y arrêter et se confondre avec d'autres puissantes odeurs d'origine parahumaine.

En fait, Vladimir cherchait une place qui serait éloignée des hommes.

Mais ne vous y méprenez pas, ce ne sont pas *ces* gens-là qui sont problématiques, mais bien *tous* les hommes. Car Vladimir ne supporte pas les êtres humains, plus précisément, il ne supporte pas les odeurs humaines. Bien entendu, personne ne les supporte, surtout pas les odeurs désagréables, mais Vladimir possède une caractéristique particulière. Il s'agit d'une anomalie, découverte chez Vladimir dès sa plus tendre enfance, qui fait que les deux canaux lacrymaux sont plus larges chez lui que chez les autres. Vladimir n'était qu'un enfant, mais déjà, il pouvait fermer le nez et la bouche et expirer puissamment l'air de ses poumons à travers ses canaux lacrymogènes pour souffler, par exemple, des aigrettes de pissenlits. Quand il était en maternelle, il pouvait, par exemple, souffler la poussière de la télévision avec ses yeux, mais c'était là l'épreuve la plus difficile à cause de l'électricité statique, qui ne lui permettait que très rarement de fasciner ses quelques camarades, quand il était particulièrement inspiré, notamment en fin de semaine, la poussière s'étant accumulée sur l'écran à la veille du ménage du samedi.

Cette disposition inhabituelle avait aussi ses inconvénients. D'abord parce que les camarades de Vladimir la jugeaient dégoûtante et le considéraient donc comme un horrible excentrique, mais aussi parce que les voies qui permettaient à l'air de s'échapper lui permettait aussi d'y pénétrer. Par conséquent, Vladimir respirait aussi bien par la bouche que par les yeux et le nez, de sorte que son organisme n'était jamais protégé des odeurs. Ainsi, quand tous les camarades de Vladimir passaient à côté d'un chat écrasé en se bouchant le nez et la bouche, lui devait aussi fermer bien fort les yeux, de sorte qu'il avait été bien vite considéré comme un minable qui n'ose même pas regarder un squelette.

Bien plus tard, habitué avec l'âge à l'odeur des cadavres et de la junk food, ainsi qu'aux odeurs fétides de la nature, il ne pouvait s'habituer à l'odeur des corps humains vivants. Toute proximité était pour lui une véritable agonie et il lui suffisait de renifler son interlocuteur pour en savoir trop sur lui. Vladimir est également très sensible à l'odeur des cheveux. Avec l'âge, une seule inspiration lui suffisait pour deviner depuis combien de temps un homme ne s'était pas lavé les cheveux, mais plus souvent il s'agissait de femmes qui utilisent fréquemment de la laque, il reconnaissait également les cas de séborrhée légère ou le dérèglement des ganglions et il lui suffisait de renifler les cheveux de quelqu'un pour savoir exactement de quoi celui-ci avait dîné la veille.

Cette disposition était tellement développée qu'elle aurait pu le rendre mondialement célèbre si elle n'avait pas été aussi insensée. Si l'esprit humain n'était pas si entravé par la normalité et s'il n'était pas aussi prévisible, Vladimir aurait pu devenir quelqu'un de spécial. Par exemple, un inspecteur de police qui sans hésiter découvre

l'assassin grâce à l'odeur restée sur le lieu du crime. Malheureusement, Vladimir vivait dans un milieu où l'on tuait les hommes ouvertement, dans la rue, en plein jour, sans trop de contacts, en laissant souvent un mobile explicite et des tas de témoins oculaires, mais où, par contre, il y avait un manque total de volonté évidente à retrouver un jour l'assassin. C'est pourquoi Vladimir ne pouvait pas mettre sa capacité à la disposition du genre humain et pour son bien-être, au contraire, il en souffrait et il en souffrait tellement qu'il vivait voilà trente six ans loin des hommes et horriblement seul.

Alors que l'avion s'apprêtait à décoller, plus précisément au moment le plus dangereux du décollage, entre la stabilité du vol et la sécurité du sol, et que la vieille femme avait ouvert un petit paquet contenant de la nourriture et l'avait proposé poliment à son voisin, Vladimir s'est décidé, tout en s'efforçant de ne pas respirer, à changer de siège à tout prix. Il attendra que le signal « Attachez vos ceintures de sécurité » s'éteigne et demandera à l'hôtesse de lui trouver un autre siège. Un quart d'heure plus tard et après avoir demandé tout simplement « Puis-je changer de place », Vladimir s'installait à côté d'un Allemand au crâne dégarni, plus précisément, il en était séparé par un siège vide, alors qu'il se trouvait éloigné de plusieurs rangées des deux vieux qu'il avait quitté sans un mot. Il observait les passagers et pensait avec gratitude qu'il avait eu de la chance de faire escale à Munich, car cela voulait dire qu'il y avait beaucoup d'Allemands parmi les passagers, alors que l'expérience nous apprend que les Allemands sont la nation la plus chauve d'Europe. Les hommes commencent très rapidement à perdre leurs cheveux et c'est pourquoi ils optent pour des coupes à ras, pour une longueur de poil de barbe de deux ou trois jours, exception faite des énergumènes moustachus coiffés à la Tarzan qui semblent souffrir du manque d'odeur de leurs cheveux collés au cou et qui, pour cause, les laissent pousser aussi sous le nez.

Cependant, dans un coin pas si obscure de son subconscient, Vladimir se sentait tourmenté par la scène qu'il avait volontairement jouée avec l'hôtesse. « Puis-je changer de place ? » avait-il demandé à la grosse blonde qui avait voulu lui régler son compte à peine quelques minutes auparavant et à laquelle il n'avait donné aucune explication quand elle l'avait interrogé du regard. Il avait simplement regardé les gens assis à côté de lui, la femme au foulard, silencieuse, qui aurait préféré se confondre avec l'étoffe de son siège, disparaître dans les raies et les pois et le carré blanc pour la nuque et ne plus déranger personne. Il avait regardé aussi son mari qui lui adressait un regard reconnaissant parce qu'il avait aidé celle qu'il avait trahi un instant auparavant en l'ignorant. L'hôtesse lui avait répondu « Par ici, Monsieur », puis l'avait accompagné jusqu'à l'homme chauve de la rangée numéro 25, où il a contourné et l'homme et le siège vide à côté, pour s'asseoir finalement près du hublot.

Grâce à ce complot raciste des « civilisés » contre les « non civilisés » il s'est assuré la paix au cours des huit heures de vol suivantes, mais il n'a pu éviter de se sentir dégoûté à cause de cela. Pourtant, qu'aurait-il pu faire d'autre ? Commencer à expliquer à l'hôtesse, en long et en large comme je vous l'ai fait, qu'il avait une anomalie physique innée, que ses canaux lacrymogènes avaient été inspirés justement aujourd'hui par les odeurs, conséquence probable de la légère excitation qu'il ressentait à cause du premier vol intercontinental de sa vie ?

D'ailleurs, la blonde l'aurait-elle jamais cru ou bien aurait-elle finalement décidé de le gifler, les autres passagers l'auraient-ils considéré jusqu'à la fin du vol, comme tous

les gens qu'il avait rencontrés dans la vie, comme un horrible excentrique qui, en outre, avait une tare physique ?

Cependant qu'un petit, un minuscule complot raciste contraire aux principes de l'humanisme, de l'égalité ou de la politesse élémentaire, lui a assuré un écart de dix rangées entre lui et le couple de vieux, leur nourriture et leur manque d'obsession de se laver les cheveux, la honte l'ayant empêché de les saluer au moment où il quittait son siège.

« J'aime m'asseoir près du hublot » a-t-il tenté de fournir comme explication au crâne dégarni pour avoir changé de place. L'Allemand, indifférent, n'a fait qu'approuver de la tête, il s'en fichait complètement de ce que Vladimir aime ou n'aime pas dans la vie, il tenait fermement son billet en main sur lequel était inscrit 25B, comme sur la plaque de son siège, déterminé à y rester en dépit de tout et de tous. « Malpoli, mais propre » s'est dit Vladimir tout en s'en réjouissant, puisque cette impolitesse était une sorte de petite punition cosmique pour la méchanceté qu'il avait commise précédemment, de sorte que sa conscience pouvait commencer à se calmer et, de plus, il est certain que l'Allemand ne souhaitera pas entamer la conversation, ce qui risquerait de provoquer un face à face avec sa mauvaise haleine. Par conséquent, Vladimir était condamné au silence, la bouche de l'autre était bien close, ses yeux ipso facto bien ouverts : Vladimir s'est rendu compte qu'il pourrait regarder le film.

Quelques heures plus tard, après qu'on lui ait proposé un menu contenant entre autres de faux fruits de mer, des fromages français fermentés dans des conditions non hygiéniques et auxquels, bien entendu, il n'a pas touché, (ni son voisin, heureusement), quelque part vers la moitié du film américain hystérique avec un vieux comique dans le rôle principal, Vladimir est parvenu finalement à s'assoupir.

Comme s'il avait vraiment mérité ce souffle divin, il a dormi quatre heures entières d'un sommeil de plomb. Peut-être Dieu aime-t-il les faibles malgré tout ? Ces pécheurs qui péchent et le font consciemment ? Ou bien trahir un homme et tous ses principes n'est-il pas considéré comme un péché dans le monde divin ? Quelle chance que Dieu n'existe pas, sinon je ne sais pas comment il parviendrait à se défendre de mes dilemmes.

Quand Vladimir s'est réveillé et a regardé sa montre, la cabine était toujours plongée dans l'obscurité, ça et là une petite lumière brillait au-dessus de la tête des passagers qui n'avaient pas la chance et la conscience tranquille surprenante de Vladimir pour dormir, d'autres patientaient en lisant les revues insipides et poisseuses disposées dans la poche du siège avant. Plus que deux heures de vol, a-t-il calculé tout en reculant de six heures les aiguilles de sa montre qui, par ailleurs, manque de précision. Ensuite, il s'est rendu compte qu'il ne pourrait plus se retenir et il s'est avoué vaincu devant le besoin persistant d'aller aux toilettes. Il a tenté de passer par-dessus la jambe de l'Allemand endormi à ses côtés sans le réveiller : sans succès, car au premier mouvement de Vladimir, l'Allemand a écarquillé les yeux. Cependant, cet homme élevé à ne pas manifester ses sentiments, n'a pas dit un mot. Vladimir s'est excusé et s'est dirigé vers les toilettes.

Bien entendu, le corridor entre les sièges qui conduisait aux toilettes passait à côté du rang où était assis le couple de vieux que vous avez peut-être oublié. Vladimir pensait qu'en fixant constamment un point très important au loin, à la hauteur du regard, il pourrait les dépasser aisément sans pour autant les regarder. C'est ce qu'il a fait en

manifestant un intérêt extrême pour la carte animée qui indiquait la distance et l'altitude de l'avion par rapport à la destination prévue, ainsi que la température extérieure momentanée. (Malheureusement, je ne suis pas en mesure de reproduire une seule de ces données, car en vérité Vladimir ne faisait que diriger son regard vers les chiffres et l'image du petit avion sur l'écran, sans enregistrer une seule information, trop concentré qu'il était pour éviter de croiser le regard de l'homme et de la femme qu'il avait lâchement abandonnés à peine six heures avant).

Revenu des toilettes où il lui avait suffi d'une inspiration pour comprendre que le passager qui avait uriné avant lui consommait régulièrement des multivitamines Centrum et des algues Fucus pour maigrir, Vladimir a noté que toutes les lumières de la cabine étaient allumées. L'heure du repos était achevée et maintenant, il aurait beaucoup plus de mal à ignorer le couple de vieillards, qui plus est, il devrait s'arrêter juste à la hauteur de leur rang afin de laisser passer dans l'étroit couloir la même hôtesse de l'air grassouillette qui distribuait aux passagers les formulaires indispensables pour l'enregistrement des voyageurs entrant aux Etats-Unis. Sa très mauvaise conscience visible en pleine lumière, l'hôtesse a finalement dévoilé également son vrai visage : elle était molle comme de la pâte et avait des problèmes d'acné sous-cutanée.

Au moment où la voie s'est finalement libérée, quelque chose l'a forcé à baisser son regard vers ses anciens voisins. Ils étaient tout deux assis tranquillement, presque tristement sur leurs sièges et tenaient chacun à la main un formulaire imprimé en anglais et en allemand. Ni l'un ni l'autre n'avaient aucune idée de ce qui était écrit sur ces cartons et ne savaient pas non plus ce qu'ils devaient en faire.

Je souhaiterais attirer votre attention sur un détail en faveur de Vladimir, à savoir que les vieux ne l'ont même pas regardé et qu'il aurait pu les dépasser sans être remarqué, il aurait pu s'installer sur son siège et oublier qu'ils avaient certainement besoin d'aide à nouveau. Or, il a eu un temps d'arrêt. Délibérément, sans que personne ne le lui demande (ni la femme d'un regard suppliant ni l'homme avec reconnaissance) il s'est arrêté quand même. Comprenez-vous que j'essaie de vous souligner que Vladimir a une conscience malgré tout ?

« Puis-je vous aider ? » a-t-il demandé à l'homme tandis que la femme a haussé les épaules en signe d'impuissance. Puis, il s'est assis à côté d'eux, sans poser de question, il a pris les formulaires qu'ils avaient en main, il a sorti un crayon de la poche intérieure de son veston et a commencé à transcrire les renseignements inscrits sur leurs deux passeports aux insignes identiques à ceux de son pays. Là, il est très important de souligner que toute cette histoire se déroule avant les événements tragiques du 11 septembre 2001 quand (et je note ceci pour les générations à venir) « l'Amérique a été victime d'un acte terroriste ». Il est important de le souligner, car la simple logique humaine aurait aisément empêché Vladimir d'aider un couple de Musulmans à entrer aux Etats-Unis si notre histoire se passait après le 11 septembre. Car le simple fait que tous les Musulmans sont des Arabes mais que tous les Arabes ne sont pas des terroristes, n'est pas suffisamment connu des autorités frontalières. Etant quelqu'un qui voyage souvent (ce que vous pouviez imaginer) et qui ressemble physiquement au « type proche-oriental » (ce que vous pouvez constater de vous-même) je suis parfaitement au courant du traitement spécial que la police des aéroports inflige aux Musulmans, spécialement aux Arabes, ainsi qu'aux gens basanées, plus spécialement aux femmes. Bref, on ne nous fait plus confiance. Dans de telles circonstances, le fait d'avoir rempli le formulaire d'un

autre aurait été pour Vladimir un acte héroïque ou du moins irréflecti, qui aurait pu entraîner ce récit vers une toute autre direction. Pourtant, il n'est ni un héros ni, heureusement du reste, un homme irréflecti. Dans les circonstances historiques des semaines qui ont précédé le 11 septembre, au moment où cette histoire a commencé, il suffisait encore qu'un homme fasse un petit effort pour rester un homme.

Ainsi donc, Vladimir a inscrit : le nom, le prénom, les autres noms (à vous de choisir vous-mêmes un nom masculin et un nom féminin), l'adresse (un village dans le sud-est du pays dont la capitale était le lieu de résidence de Vladimir), la date et l'année de naissance (Vladimir a eu un instant d'hésitation, comprenant que ces gens étaient d'une dizaine d'années plus jeunes que ce qu'il lui avait semblé) ensuite la destination et le motif du séjour aux États-Unis (l'adresse de leur fils, quelque part au New Jersey).

Pendant que les vieux marquaient chacun une petite croix dans l'espace réservé à la signature, Vladimir constatait une chose étrange. Depuis presque quinze minutes qu'il était assis près d'eux, dans l'espace restreint de la classe économique avec ses sièges entassés, il ne sentait rien. Plus précisément, il ne sentait aucune odeur, car il avait senti de la compassion, une mauvaise conscience, même une rage injustifiée envers ces gens, sans toutefois que ces sentiments se soient succédés dans cet ordre. Tout simplement, ces gens n'avaient pas d'odeur. Ils ne sentaient pas mauvais ? Ils ne sentaient pas bon non plus, ce qui ne laissait pas Vladimir tout à fait indifférent, car la tendance des hommes à s'asperger d'un mélange d'essences aromatiques naturelles le poussait le plus souvent au désespoir. Or, cet homme et cette femme n'avaient tout simplement aucune odeur.

Honteux et fâché, Vladimir s'est levé et s'est dirigé vers son siège au moment même où l'hôtesse pâteuse a surgi à nouveau. Complice dans le mépris, la grosse lui a jeté un regard interrogatif, ignorant les deux personnes reconnaissantes, simplement assises à leur place, enchantées, ignorant totalement l'état de conscience de Vladimir. Quant à lui, ne sachant que faire, il haïssait simplement de toute son âme la perfide petite hôtesse qui était le témoin et l'instigateur de son comportement inhumain. Comme si, bien qu'ignorant son drame intime, elle était coupable de tout ce qui se passait, Vladimir lui a lancé un grossier « Poussez-vous » puis s'est dirigé précipitamment vers son siège.

Après avoir dérangé une fois de plus l'Allemand au crâne prématurément dégarni et au formulaire à moitié rempli, une dizaine de minutes plus tard Vladimir a senti une main toucher la sienne. Levant la tête, il a vu la même vieille femme qui a saisi très très rapidement sa main droite (il tenait un crayon dans la gauche) et y a glissé quelque chose. La vieille femme courait déjà reprendre sa place quand Vladimir a compris qu'une boucle d'oreille en or brillait dans sa paume. Stupéfait, il regardait sa récompense (or à 14 carats, fabrication artisanale, locale, forme originale mais laide) pour avoir accompli un simple geste humain envers ces gens. Il n'avait pas la force de protester ni même de rattraper la femme pour lui expliquer que cela n'était pas nécessaire, que la politesse dans le monde moderne ne se paye pas avec de l'or et que l'aide qu'il leur avait apportée n'était qu'une obligation civique de sa part, mais juste au moment où il a senti qu'il pourrait même fondre en larmes, il s'est souvenu qu'en vérité ces deux vieux n'étaient pas ses compatriotes, au contraire, que lui et eux appartenaient à deux parties en conflit, irréconciliables, à jamais séparées, et c'est pourquoi Vladimir a simplement renoncé à tout.

Il observait la boucle d'oreille au creux de sa paume, elle ne lui plaisait même pas, il détestait l'odeur du métal et imaginait le procédé non hygiénique qui avait dû précéder à ce cadeau, quand il a senti le poids du regard de l'Allemand.

« Je les ai aidés à remplir leurs formulaires » a-t-il dit avec un faible sourire.
« C'est votre affaire », a répondu l'Allemand sans sourire puis lui a tourné le dos.

Bientôt, le signal invitant les passagers à attacher leur ceinture de sécurité clignotait au-dessus de leurs têtes et l'avion a commencé à se préparer pour l'atterrissage. La température de l'air est de 70 degrés Fahrenheit, leur a-t-on fait savoir, il est six heures de l'après-midi, heure locale, bon séjour à New York, leur a-t-on souhaité en les remerciant d'avoir choisi la Lufthansa.

Quelques jours plus tard, après avoir prononcé avec succès sa conférence et après avoir conversé avec ses aimables hôtes américains, Vladimir a pris la première décision insolite de sa vie. L'anneau en or lui brûlait la peau chaque fois qu'il mettait sa main dans la poche du seul veston qu'il avait emporté en voyage et il a opté pour un geste radical. En se promenant dans East Village, il a décidé de se faire percer le lobe de l'oreille gauche et d'y accrocher cet anneau pour toujours.

Est-ce parce que Vladimir ne parlait pas aussi bien l'anglais qu'il l'écrivait, est-ce à cause de l'accent local du tatoueur dans une boutique de Saint Mark's Place, ou du profond cynisme du tatoueur vis-à-vis des touristes, ou bien tout simplement par un jeu du hasard, toujours est-il qu'un clic du pistolet de perçage a suffi pour que l'anneau se retrouve dans la narine de Vladimir.

Une douleur étrangement cuisante, un peu de sang et une infection purulente en perspective : tout s'était passé en quelques secondes à peine.

Vladimir s'est retrouvé seul dans la rue d'une ville parfaitement inconnue avec un trou de plus dans son corps, un trou par lequel passaient d'horribles odeurs humaines.

Vladimir se tenait seul dans la rue de cette ville qui aurait à affronter une nouvelle guerre, il sentait la douleur de ce trou, il avait mauvaise conscience, il n'avait pas envie de rentrer dans son pays où il fallait haïr les gens qui l'avaient payé avec de l'or pour un misérable service, il n'avait pas envie de vivre sa vie, mais il ne pouvait pas non plus l'achever.

Il a senti que son nez saignait.

Il a regardé autour de lui, oubliant soudain la direction qu'il devait prendre.

Tout en errant par les rues d'East Village, tamponnant avec des Kleenex (0.5 \$ le paquet) le sang et la lymphe qui, mélangées, s'écoulaient goutte à goutte du trou du nez, supportant cette douleur aiguë de plus en plus précise (conséquence du piercing), Vladimir a senti qu'il avait faim. Il avait faim de rencontrer quelque chose de nouveau.

C'était son dernier soir, le lendemain matin, vers dix heures, heure locale, la voiture et le chauffeur de l'Institut de microbiologie d'East Side viendrait le chercher à l'hôtel pour le conduire jusqu'à l'aéroport JFK. C'était son dernier soir mais aussi l'unique qu'il pouvait passer tout seul durant ces longues et pénibles journées de rencontres insensées avec un public pas intéressé et des organisateurs qui l'accaparaient d'activités superflues. Il rentrait demain en Europe, il ferait escale à Munich et Francfort pour rentrer finalement à la maison. Il a regardé sa montre, il était presque huit heures, mais il faisait encore jour (c'était l'été).

Les conversations avec des personnes inconnues mais toujours intéressées ennuyaient profondément Vladimir. Il détestait parler de son travail, à moins qu'il ne

s'agisse d'une conférence rétribuée, et il détestait tout particulièrement parler de la pluie et du beau temps et de la situation politique. En vérité, Vladimir ne savait rien de la « situation » dans son pays, ou alors, beaucoup moins que ses interlocuteurs bien informés qui insistaient pour suivre régulièrement la rubrique des nouvelles internationales dans des quotidiens nationaux qui ne pouvaient avoir que le plus gros tirage. Le plus souvent en Allemagne, quand on lui demandait d'expliquer la perspective de la solution à la « crise », Vladimir disait invariablement « Ce sera très difficile » ne sachant pas comment répondre.

Les Italiens sont pire encore, ils aiment étaler leurs connaissances de la culture et de l'art des Balkans, s'informant des réalisateurs et des compositeurs que Vladimir n'aimait pas. « Il s'agit en vérité d'une braderie pornographique de la misère humaine » a-t-il osé riposter à une enseignante d'âge mûr, une blonde aux sourcils bruns et aux aisselles noires non épilées, originaire de Naples, mais il a regretté immédiatement ses paroles car il avait été contraint ensuite d'écouter pendant deux heures des citations du livre « No logo » dans un anglais insupportable.

Le seul avantage de voyager en Russie est que vos interlocuteurs ne s'intéressent pas aux questions politiques. Les guerres, les tragédies humaines, les épurations ethniques, la famine et la mort y représentent des notions relatives et sont une catégorie absolument futile pour les microbiologistes de Moscou. Du reste, ce n'est ni leur mérite ni leur faute, car l'étendue du territoire russe pourrait étourdir de bien plus grands savants qu'eux. C'est pourquoi, tout simplement, les guerres civiles locales n'étaient pas un sujet de conversation et au moins pour cela, Vladimir n'avait pas de raison de craindre quoi que ce soit.

Or, il est notoire que les intellectuels américains sont les interlocuteurs les plus ennuyeux de la planète et que dans des moments de loisirs, ils sont capables d'envoyer leurs réflexions par courrier électronique à des milliers d'adresses de par le monde, comme s'il s'agissait de ces vieilles chaînes du bonheur dont j'étais submergée dans mon enfance, tout comme Vladimir. Si tu ne transfères pas cette lettre à vingt nouvelles adresses, un grand malheur s'abattra sur la petite tête de la petite Suzanne qui a besoin de ton aide. Si tu n'envoies pas à toutes les adresses électroniques de ton carnet d'adresses mon message qui contient les réflexions les plus banales sur les banalités les plus générales de la civilisation humaine, un grand malheur s'abattra sur les petites têtes de tous les enfants de ce monde...

Maintenant, avec ce trou dans le nez qui s'arrêtait peu à peu de saigner, avec cette douleur à laquelle il s'était déjà plus ou moins habitué et avec cette sensation de vide dans le ventre, Vladimir a compris également qu'il avait littéralement faim. Il se trouvait devant un restaurant, il y a toujours un restaurant devant vous à New York, Vladimir a décidé de ne pas chercher ailleurs et il est entré justement dans celui-là, car cette énorme possibilité de choisir l'effrayait énormément et l'étouffait d'une certaine manière. A peine une seconde avant de pousser la porte du restaurant, puisqu'il venait de décider qu'il allait manger un sandwich au poulet et prendre un verre de vin rouge, Vladimir a tâté sa poche à la recherche de son portefeuille afin de vérifier combien il avait d'argent liquide. En fait, Vladimir savait exactement de combien d'argent il disposait, le vérifier était parfaitement inutile, mais l'insécurité que ressentent tout ceux qui viennent d'un pays dont les cartes de crédit ne sont pas acceptées en Amérique le poussait à compter toujours son argent avant de s'engager dans une dépense.

C'est alors qu'une sensation horrible a envahi Vladimir, comme si quelqu'un l'avait frappé en pleine poitrine et lui avait chassé tout l'air de ses poumons, sensation connue de tous ceux dont les poches ont été un jour la cible de pickpockets. Bien évidemment, son portefeuille avait disparu. Il n'était dans aucune des deux poches intérieures de son veston où il le gardait habituellement (plus précisément, dans la poche de droite, car je vous rappelle que Vladimir est gaucher, mais il l'a cherché aussi dans la poche de gauche, car il s'était peut-être trompé en le remettant à sa place, contre son habitude), mais ces poches étaient vides. Il a vérifié hâtivement ses autres poches (je ne vais pas les dénombrer, car Vladimir porte des complets de coupe commune) et a découvert quelques billets de un et deux de cinq dollars, qu'il a comptés rapidement - un peu moins de vingt dollars en tout.

Vladimir a senti monter un sentiment de panique. Il avait dans son portefeuille son passeport, tout l'argent du cachet qu'il avait reçu pour ses conférences (environ 400 \$, frais et taxes exclus), un annuaire téléphonique miniature qui, bien qu'étant petit, satisfaisait entièrement les besoins de Vladimir, les cartes de visite de ses collègues qui l'avaient accueilli et avec lesquels il avait passé sept jours, ainsi que plusieurs bouts de papier pliés en deux qu'il gardait là sans cependant pouvoir se rappeler pourquoi, la situation étant momentanément trop tendue.

Il a tenté de se concentrer afin de se souvenir quand est-ce qu'il avait sorti son portefeuille pour la dernière fois de sa poche, tout en revenant sur ses pas et en se dirigeant vers la boutique de tatouage et piercing, regardant attentivement dans les coins, tandis que la nuit commençait à tomber. Il allait presque en courant quand il s'est souvenu qu'il avait payé le piercing de son nez avec de l'argent liquide, sorti de la poche antérieure gauche de son pantalon où il a ensuite retrouvé le reste de la monnaie. Car Vladimir connaissait comme moi la règle d'or que l'on voit dans les films, à savoir qu'à New-York, il ne faut jamais avoir sur soi une importante quantité d'argent liquide, et il s'était senti mal à l'aise en se promenant avec quatre cents dollars en poche. Néanmoins, je souhaiterais rappeler qu'à cette époque, les transactions bancaires entre les deux Etats n'étaient pas encore possibles entre des personnes physiques et qu'en fait, Vladimir n'avait pas eu le choix. En outre, ces mêmes films lui avaient appris qu'il fallait toujours avoir sur soi une petite somme d'argent liquide que vous seriez prêt à sacrifier s'il fallait sauver votre peau. Vladimir courrait donc, trébuchant dans la pénombre, pensant rageusement que les criminels regardaient eux aussi ces mêmes films imbéciles et qu'ils avaient cessé depuis longtemps de menacer d'assassiner quelqu'un pour de l'argent que plus personne ne garde sur soi.

Au milieu de sa réflexion compliquée et devenue inutile, il est arrivé devant la boutique de tatouage, s'y est précipité presque en criant :

« Excusez-moi... ! »

Une fille au dos nu entièrement tatoué (avec en plus deux anneaux dans le sourcil gauche, un dans le droit, un autre dans la lèvre inférieure et probablement d'autres accrochés ailleurs sur le corps, mais cela n'a pas d'importance pour cette histoire) tenait à la main un pistolet-perceuse.

« Je vais appeler la police ! » a-t-elle dit.

A ces mots, Vladimir a un peu repris ses esprits, il a même commencé à respirer normalement, il s'est poliment excusé auprès de la fille, lui a expliqué la situation et l'a priée de l'aider. La fille qui, de toute évidence, était salariée dans cette boutique (où

régnait une odeur de métal bon marché, de peau brûlée et de lymphes) n'a fait que hocher de la tête.

« Vous avez dû vous tromper. J'ai travaillé ici tout l'après-midi et je ne me souviens pas du tout de vous avoir vu entrer. »

« Vous ne pouvez pas vous en souvenir, puisque vous n'y étiez pas. C'est votre collègue... » Ces paroles semblaient ridicules même à Vladimir et même dans une circonstance aussi embarrassante : collègue, quel mot stupide pour le gros dément aux joues et aux bras recouverts de tatouages qui, il y a à peine une heure, lui avait percé brutalement le nez en faisant mine de ne pas le comprendre. « C'est votre collègue qui était là. C'est lui qui m'a fait ceci... » a dit Vladimir en touchant son nez du doigt de sorte que son entaille a recommencé immédiatement à saigner.

« Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je n'ai pas de collègue. Et votre nez n'est pas en si bon état. Sortez ou j'appelle la police, » a dit la fille en décrochant déjà le téléphone.

« S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Ecoutez-moi. Je m'appelle Vladimir (il a prononcé ensuite son nom de famille) et j'étais là moins qu'une heure (« less than one hour » pour citer exactement les paroles qu'il a prononcées, traduisant directement ses pensées de sa langue maternelle en anglais, paroles qui non seulement illustraient son manque de connaissance des idiomes anglo-américains, mais le rendaient ridicule et stupide). J'ai été reçu par votre collaborateur (il avait dit « collaborator » ce qui montrait qu'il se débrouillait déjà mieux), c'est lui qui m'a fait ceci (le nez continuait à saigner) et cela m'est parfaitement égal si le travail a été bien ou mal fait. J'ai perdu mon portefeuille, mon passeport était dedans, l'argent ne compte pas (bien que les 400 \$ correspondent à deux mois de loyer qu'il payait pour son deux-pièces), j'ai juste besoin de retrouver mon passeport. Je ne cherche que mon passeport, vous comprenez ? »

La fille le regardait et le comprenait parfaitement. Du moins en était-elle convaincue tandis qu'elle composait sur son téléphone Panasonic le chiffre 9, puis le un, puis un autre un.

« Il y a un Russe ici, je pense qu'il est soûl, il réclame son portefeuille et m'importune. S'il vous plaît, envoyez quelqu'un immédiatement, » a-t-elle expliqué au standardiste à l'autre bout du fil après s'être présentée et après avoir donné le nom et l'adresse de la boutique.

Vladimir regardait avec incrédulité la jeune femme en face de lui, choqué par son préjugé, son impolitesse et son manque d'altruisme élémentaire. Il s'imaginait déjà entendre la sirène de la police, voir débarquer deux brutes en uniforme dans cette sale petite boutique de St Mark's Place, et se disait qu'il ne ressemblait pas à quelqu'un de normal avec son nez en sang et cet horrible anneau, ôté de l'oreille d'une ignoble vieille, et c'est alors qu'il a simplement décidé de s'enfuir.

Il s'est mis à courir, sans se retourner, il courait très vite (Vladimir passe en fait son temps libre à faire du sport), il courait et n'a entendu aucune sirène. Une dizaine de blocs plus loin, il s'est arrêté pour s'orienter. Son hôtel n'était qu'à deux rues de là et il a décidé de faire un saut jusqu'à sa chambre. C'est là que l'attendait son billet d'avion, caché au fond de sa valise fermée à clé, avec son nom inscrit sur le billet, qui peut quand même servir de document, mais aussi il demanderait à la réception qu'on lui trouve le numéro de l'institut qui lui avait réservé l'hôtel et payé à l'avance les frais d'hébergement, petit déjeuner compris. Il appellerait l'un de ses hôtes, par exemple la petite Noire au deux pièces rouge qui était responsable de l'organisation du voyage et lui

demanderait de l'aide. Peut-être son portefeuille n'a-t-il pas disparu dans la boutique de piercing. Du reste, il lui semblait se souvenir qu'il y avait plusieurs boutiques du même genre dans le quartier. Peut-être s'était-il vraiment trompé et pris de panique, il était entré dans une autre boutique. Il a dû effrayer terriblement la fille, car maintenant, il était presque certain de s'être trompé, après tout, il se souvenait bien d'avoir payé avec de l'argent liquide, par conséquent il n'avait pas sorti son portefeuille, il avait dû glisser de sa poche quelque part avant cela, à l'institut, espérait-il, ou bien, mais ce serait pire, pendant son retour vers l'hôtel. Peut-être la petite Noire, qui sentait à coup sûr la vieille fille, avait-elle déjà retrouvé son portefeuille, quelqu'un l'attendait déjà à la réception de l'hôtel, on avait déjà dû s'inquiéter terriblement pour lui, car cela faisait presque une heure et demie qu'il avait quitté ses hôtes en prétendant rentrer à l'hôtel alors qu'il n'y était pas. Et quand ils le verraient tout en sueur, le nez saignant, avec cette horrible pointe dorée sortant de sa narine, ils pourraient vraiment imaginer n'importe quoi.

Tout en marchant, Vladimir réfléchissait à tout cela en tentant de se remettre en ordre. A deux blocs de l'hôtel, il a réussi, malgré une douleur aiguë, à dévisser l'anneau et à l'enlever du nez, il s'est recoiffé avec les doigts, a arrangé le col de sa chemise et a lissé son veston. Parvenu devant l'entrée de l'hôtel, il s'est arrêté une fois de plus, a sorti son dernier Kleenex, s'est essuyé le visage et les traces de sang (qui s'était de nouveau coagulé sur le nez, la plaie ayant cessé de saigner) et il semblait dans un état presque normal au moment il a pénétré dans le hall de l'hôtel.

Il n'y avait personne dans les deux fauteuils et le canapé placés en face de la réception. « Au moins, personne de l'institut ne me verra dans un tel état » pensait Vladimir en s'approchant du réceptionniste.

« Chambre 302. J'aurai aussi besoin de votre aide, s'il vous plaît. »

L'employé à la réception a levé la tête, a souri imperceptiblement, a regardé le casier avec les clés, puis s'est retourné vers Vladimir et a demandé de cette manière exagérément polie qui vous donne parfois envie de giffler l'employé de l'autre côté du guichet :

« Puis-je voir votre passeport ? »

« Voyez-vous, c'est justement ça mon problème... » a répondu Vladimir, sans perdre un instant son sang-froid, car il est normal que dans un endroit aussi fréquenté, l'employé vérifie l'identité du client, il s'était du reste toujours demandé comment tous ces réceptionnistes dans tous ces hôtels reconnaissent précisément chaque client puisqu'ils leur remettent les clés de leur chambre sans poser de questions. Est-ce qu'il est possible que quelqu'un se présente pour réclamer froidement la clé de la chambre 302, par exemple, en faisant mine d'être un client de l'hôtel alors que c'est en fait un cambrioleur qui opère de cette manière dans les hôtels, en entrant dans les chambres des clients pour y voler de l'argent et des objets de valeurs. (Je suis parfaitement consciente que ni Vladimir, ni personne n'est capable de produire une aussi grande quantité de pensées embrouillées en quelques secondes à peine et que pour expliquer la motivation psychologique de mon héros, il aurait suffi que je dise « Sans se douter de rien... » suivi de la réponse de Vladimir, néanmoins j'avais souhaité partager avec vous mes pensées intimes et offrir une raison plausible pour que le personnage ne se doute vraiment de rien.)

« Je m'appelle Vladimir (il a ajouté encore une fois son nom de famille) et je suis invité par l'Institut de microbiologie d'East Side, qui a payé les frais de mon séjour dans

vosre hôtel. Il s'est passé une chose désagréable, mon portefeuille dans lequel j'avais laissé mon passeport, a disparu, j'espérais l'avoir peut-être oublié à l'institut et je pensais qu'un message m'attendrait déjà ici... »

Ne manifestant aucune compréhension humaine, même pas professionnelle, le réceptionniste a interrompu Vladimir en l'interrogeant à nouveau : « Votre nom, s'il vous plaît ? »

Vladimir a répété son nom que l'employé a tapé simultanément sur le clavier de son ordinateur, il a appuyé sur le bouton « Enter » et a secoué la tête. « Vous ne figurez pas sur notre liste. »

« C'est impossible. Vous avez dû mal écrire mon nom. » Vladimir gardait son calme et il a épilé son nom de famille. Le réceptionniste, toujours poli et réservé, a approuvé, retapé quelque chose sur l'ordinateur, et a immédiatement secoué encore une fois la tête en répétant : « Vous ne figurez pas sur notre liste, Monsieur. »

Vladimir sentait maintenant son calme l'abandonner, si j'avais été à sa place, j'aurais probablement déjà hurlé contre l'employé de l'hôtel et cela n'aurait certainement servi à rien, mais Vladimir est d'un autre caractère et même quand il est très troublé, il continue d'être réservé. Maintenant, bien qu'effrayé, peut-être même désespéré, il s'est adressé lentement à l'employé : « Ecoutez-moi, Monsieur, ce n'est pas possible, tout simplement. Je suis un client de votre hôtel depuis sept jours, je suis logé dans la chambre 302, toutes mes affaires y sont, ainsi que mon billet d'avion, délivré à mon nom et qui sert de document, n'est-ce pas ? »

« Monsieur, je vous comprends, mais je ne peux pas vous aider. La chambre 302 n'est pas occupée et vous ne faites pas partie de la liste de nos invités. Aucun Institut d'East Side n'a réservé ou payé le séjour d'un de nos invités et, en outre, c'est la première fois que je vous vois. »

« Moi aussi, je vous vois pour la première fois, c'était une jeune femme qui travaillait jusqu'à présent à la réception, mais cela ne veut rien dire. Du reste, appelez-la et elle vous le confirmera. »

« Un instant, s'il vous plaît », a dit l'employé en disparaissant dans un bureau à gauche du comptoir. Un instant plus tard – telle est la phrase que l'on a l'habitude d'employer et qui, dans ce cas-là, indiquait trente longues secondes, trop longues pour Vladimir - le réceptionniste est revenu, accompagné d'une jeune employée qui n'était pas celle à laquelle Vladimir avait fait allusion.

« Où est le problème ? » a-t-elle demandé sur le même ton poli et réservé, qui plongeait maintenant Vladimir dans un état de profond désespoir. Néanmoins, il a de nouveau expliqué son cas, raisonnablement (en épilant son nom). La jeune employée (probablement la supérieure hiérarchique de l'inutile idiot en uniforme d'il y a quelques instants, qui maintenant faisait mine d'être très occupé à inscrire quelque chose dans un gros registre) a refait la même opération sur l'ordinateur. Le réceptionniste d'un certain âge devait être très embarrassé d'être le subordonné d'une jeune femme d'au moins vingt ans de moins que lui, cela en dit long sur les capacités de cet homme et cela explique surtout son besoin de faire mine d'être très occupé devant cette jeune supérieure, toutes ces pensées traversaient l'esprit de Vladimir tandis que la réceptionniste effectuait sa recherche dans la base de données électroniques de l'hôtel. Continue d'écrire, recopie toute la colonne de gauche à droite, espèce d'idiot sans cœur, puisque tu n'es bon à rien d'autre, constatait Vladimir au moment où la jeune femme a secoué la tête.

« Vous n'êtes pas sur notre liste d'invités, Monsieur. Vous avez dû vous tromper d'hôtel. »

Vladimir a pensé qu'il devenait fou. Il a pensé qu'il s'était vraiment trompé d'hôtel, mais la grande enseigna derrière le dos des deux employés – « East Side Guest House » - le démentait. « Mademoiselle... » (il avait dit exactement comme ça, Miss, sans imaginer que sa manière politiquement incorrecte de s'adresser à cette jeune femme tournait directement le couteau dans la plaie de celle-ci, qu'elle était au désespoir depuis des années à cause de son statut de femme célibataire, même son odeur indiquait sans hésiter qu'elle n'était pas mariée), « ...Jusqu'à présent, il y avait une autre jeune femme à la réception. Elle me connaît. C'est votre ordinateur qui se trompe. Je ne me suis pas trompé d'hôtel, je ne suis pas un voleur et je ne suis pas fou. Je suis tout simplement l'occupant de la chambre 302 où j'ai laissé toutes mes affaires, y inclus mon billet d'avion délivré à mon nom, qui ... » Tout en criant, Vladimir voulait justement répéter son argument « qui sert de document » quand l'employée l'a interrompu :

« Monsieur, je vais devoir vous prier de quitter l'hôtel. Sinon, je serai obligée d'appeler la police » a déclaré froidement cette salope, pas étonnant que personne ne veuille se marier avec elle. Qui plus est, elle a fait signe à l'idiot griffonneur d'appeler l'agent de sécurité, ce que celui-ci a fait immédiatement. Un instant plus tard (cette fois-ci, il s'agissait de dix secondes au plus) Vladimir faisait face à un type tout maigre vêtu d'un vilain costume qui l'a empoigné fermement sous le bras et l'a entraîné vers la sortie avec une force insoupçonnée.

« Ne faites pas de problèmes, Monsieur » lui a dit le maigrelet en lui parlant à l'oreille, comme s'il s'efforçait de jouer cette scène de la manière la plus discrète, en évitant le regard des personnes présentes. Or, toutes les personnes présentes étaient déjà au courant de tout le problème, qui plus est, elles aussi faisaient partie du problème – l'idiot de réceptionniste et sa supérieure encore plus idiote étaient en effet, outre Vladimir et le gorille, les seuls présents dans le hall de l'hôtel.

« Je ne comprends pas ce qui se passe, je ne comprends pas mais cela ne se passera pas comme ça... ! » hurlait Vladimir, moi, à sa place, j'aurais déjà perdu l'usage de la parole, mais lui, c'est un autre genre, il se sentait stupide à perdre ainsi son sang-froid, ne comprenant pas ce qui se passe. Il a tenté de se libérer de la poigne puissante du maigre gorille et il avait presque réussi, mais l'employée avait déjà appelé la police. Elle dictait au standardiste de l'autre côté du fil les nom et prénom de Vladimir, résumant l'incident.

« Vous ne pouvez pas me chasser, tout simplement vous ne le pouvez pas, mes affaires sont là dans la chambre 302, mon billet à mon nom se trouve dans ma valise, vous ne pouvez pas me faire ça ! » criait Vladimir, le maigrelet a réussi de nouveau à l'attraper, cette fois-ci plus fermement et l'a presque traîné jusqu'à la sortie. La réceptionniste, derrière laquelle se cachait le scribe réceptionniste, écoutait ce que le standardiste lui disait à l'autre bout du fil. « Oui, c'est celui-là, » a-t-elle tranché et Vladimir avait déjà tout compris de cette conversation entrecoupée, se rappelant qu'il avait déjà donné son nom à la fille tatouée qui avait appelé la police au secours, qu'elle avait dû dicter son nom aux policiers au moment où il s'était enfui de la boutique et que dix rues plus loin et vingt minutes plus tard, une nouvelle plainte était déposée contre une personne du même nom et que la police n'allait plus hésiter à venir.

Le maigrelet l'a expulsé dans la rue, puis, sans un mot, a réintégré l'hôtel (ce comportement était plutôt décevant, car il ne correspondait pas du tout à celui, habituel, qui aurait exigé un « File ! » pour couronner le tout, avait pensé Vladimir plus tard).

Debout dans la rue, Vladimir se demandait donc ce qui lui arrivait. Où est-ce qu'il se trouvait et était-il vraiment là ? Existait-il vraiment ? Et si oui, où allait-il et était-il vraiment arrivé là-bas, mais avant tout cela, vraiment avant tout cela, pourquoi, pourquoi, mais pourquoi était-il parti ?

Il a touché sa narine qui s'est remise à saigner.

Il a jeté un coup d'œil autour de lui et soudain, il a tout oublié.

Il a fait un pas sur la chaussée, en oubliant la règle du sens unique.

En oubliant que quand tout le monde va dans un sens, il est interdit d'aller en sens inverse.

L'autobus qui arrivait derrière lui à une vitesse réglementaire, n'a pas obéi aux commandes et Vladimir est tombé, écrasé.

Quelqu'un a poussé un cri, quelqu'un ne s'est même pas retourné, un homme a même souri, je le jure, et Vladimir est mort, écrasé.

Ecrasé dans un monde qu'il n'a pas su connaître.